

Première partie

# **L'enracinement**

Par cette belle matinée d'avril, un coup de téléphone parmi tant d'autres retentit dans le grand salon du Lampy, au milieu de la mécanique quotidienne où, geste après geste, le jour s'est reconstruit peu à peu, annonçant la journée à venir. Le pas s'accélère. Pourvu que j'arrive assez vite avant que ça ne raccroche ! Voilà !... Allo ! Oui.

Cet appel allait s'avérer original au sens le plus profond du terme, et je n'en mesurais pas alors toute la portée, pour ne pas dire l'ampleur.

L'école des enfants de Bélarga, petit village de l'Hérault, s'appelle désormais "École Emmanuel Maffre-Baugé", comme moi, puisque c'est mon père. A l'autre bout du fil, une personne me demande s'il me serait possible de venir parler aux enfants de ce personnage, à peu près inconnu d'eux, mais qui a fortement marqué de son empreinte la région viticole. « Il faut que, dès la maternelle, les enfants sachent pourquoi leur école s'appelle ainsi, de même que telle ou telle place portant tel nom... a fortiori, ici, leur école ». Histoire de se repérer dans l'espace : « pour une meilleure lisibilité de l'environnement » ajoute-t-elle après avoir marqué un temps où perce un brin de gêne dissimulé par le devoir pédagogique. L'invitation me touche et me trouble aussi : certes les enfants me poseront des questions et je n'aurai qu'à y répondre.

C'est bon ! J'irai et j'essaierai de leur dire qui était mon père, cet homme mystérieux et absent qui se cache dans les lettres rondes et bien dessinées au-dessus du portail d'entrée... Est-ce

que j'arriverai à rendre à ses truculences cet homme haut en couleurs dont le personnage plane dans les rues et les vignes, ou bien encore traîne sous forme de livres écrits par lui dans les étagères ou buffets des maisons amies... Est-ce que je pourrai ? J'essaierai de dire où Emmanuel Maffre-Baugé est né. Pas seulement le village ou la ville, c'est-à-dire le lieu géographique, mais d'où il vient. Comment il était, petit. De quelle manière il a grandi et avec qui il a vécu. Je tenterai de peindre les traits de son visage afin de rendre hommage à sa figure d'homme engagé. Enfant terrible de Bélarga, homme responsable syndical, puis politique.

Je tenterai de dire aussi ce père difficile et fascinant, écrasant et révoltant, ému et émouvant, contrasté et contrastant. Mais aux plus petits des enfants, je révélerai ses innombrables bêtises bélarganaïses. « La fois où » et « la fois que »... véritables litanies de hauts faits légendaires que l'on m'a décrits et répétés quand, petite fille insatiable, je m'exclamais : « Encore ! » « Grand-mère !... encore une ! ». « Histoire ou bêtise, ma petite ? » répondait-elle, soucieuse de clarté. « Les deux, grand-mère : celle où il avait fait un tunnel dans le jardin pour ne pas partir à Sorèze, ça, c'est vraiment une histoire-bêtise ! »

Pourrai-je parler de lui ou seulement "l'écrire", quand, enfant moi-même, je l'ai vu reclus et retranché du monde, c'est-à-dire dans son grenier, pour donner la touche finale à une nouvelle sur la grotte de Clamouse ou finir un roman qui, depuis, est resté inachevé ? Emmanuel avait grandi, mais il n'avait pas trente ans alors... vingt-sept ou vingt-huit peut-être, et déjà le démon de l'écriture le tenait.

Mû par la force même de sa nature, il écrivait alors : "écrire pour écrire" ; n'étant ni connu ni reconnu, n'attendant rien en retour, répondant seulement au besoin impérieux qui était en lui et traversait ses veines comme celles du baroudeur Jean Maffre, ainsi que de son grand-père Achille.

Tout ça, j'essaierai de le dire, ou à tout le moins, l'écrire.

Mais je sais ce que je tairai aux enfants, souriants, rieurs et complices des récits multiples des histoires-bêtises bélarganaïses

dont le héros s'appelle comme leur école. Je tairai aux enfants, puisque ce n'est pas de leur âge, le crépuscule de la vie, la solitude de la vieillesse non-partagée, lorsque la confusion mélange les plans, alors que peu à peu se perd l'autonomie, cédant la place à un regard apeuré et sans défense, tour à tour suppliant et tyrannique. Je laisserai au vieillard qui se sent partir, à son corps défendant, la seule dignité qui lui reste vraiment : ces éclairs de lucidité et ce regard à la fois distant et pénétrant qui — quand bien même la machine serait usée, comme il disait — ne demande qu'à s'éteindre d'elle-même, comme une bougie dont la flamme a consumé la mèche.

Un douze décembre 1921, naissait à Marseillan, près d'Agde, Emmanuel. On lui avait donné le prénom de son oncle, mort à la guerre, en 1915, quelques années plus tôt, frère aîné de mon grand-père Charles, dont je reparlerai.

A Marseillan, ce petit Marseille où les pêcheurs lancent leurs filets et prennent le poisson à la traîne avec des airs canailles, l'air est toujours un peu salé et presque mouillé du fait de l'immédiate proximité de l'étang de Thau et de la mer. En cet hiver 21, il fait froid, un froid glacial mais sec et ensoleillé.

La jeune accouchée s'appelle Suzanne ; il s'agit de ma grand-mère.

Elle venait de mettre au monde un garçon, son second après Paul, mort à trois semaines, il y avait moins d'un an. Dans ses draps blancs fraîchement brodés, Suzanne était lasse. Ses pensées étaient nombreuses, fort mêlées, mais la maîtrise qui la caractérisait ne laissait rien voir du trouble qui aurait pu être le sien : Paul, venu au monde il y a quelques mois, avait été rappelé à Dieu le lendemain de son baptême. Qu'en serait-il d'Emmanuel-Paul, son second, qui disparaissait au fond de la nacelle d'un berceau Empire trop solennel, et dont l'acajou puissant contrastait avec

la fragilité de ce tout petit être, de ce nouveau, nouveau-né. Rien ne transparaisait pourtant sur son jeune visage, apparemment impassible. L'ébauche d'un sourire à qui voudrait en recevoir la primeur plissait un peu ses yeux éteints pour avoir trop retenu de pleurs. Aucune vague de tristesse ne semblait pourtant l'atteindre, la submerger, car elle ne s'autorisait aucune parole superflue, aucune larme déplacée. Tout cela faisait partie de sa nature et de son éducation. Mais quel que soit le comportement, inné ou acquis, la force de vie est telle qu'elle devient amnésie nécessaire par hygiène. Naturellement, l'heureux événement, c'est-à-dire la naissance de son deuxième enfant, se devait d'être vierge de toute tristesse et l'était de fait ; l'urgence vitale de « qui met au monde » rend les états d'âme les plus nobles seconds. On ne range pas sa peine dans un tiroir ou dans un coin de mémoire, on la transcende en accueillant l'offrande du présent. Le sentiment est d'autant plus intense chez certaines personnes qu'il n'arrive pas à s'exprimer. L'accouchement venait d'avoir lieu. Tout s'était passé rapidement et sans problème. L'enfant arrivait à terme malgré l'extrême fatigue physique et morale due à une année de deuil profond. Emmanuel n'était pas à la naissance la force de la nature qu'il deviendrait ; ce qui fit dire à son propos aux gens de l'entourage qui le virent dès la naissance : « Mais c'est une cochylis ! » Ce à quoi le médecin rétorqua : « Mais les cochylis ont la vie dure ! »

Ainsi la réplique corrigeait-elle ce que la déclaration peu flatteuse pouvait avoir d'inquiétant pour une mère qui venait de perdre son premier-né, et cela onze mois plus tôt. La cochylis n'est autre qu'un parasite de la vigne ayant l'allure d'un filament, mais dont on n'arrivait pas, avec les moyens phytothérapeutiques dont on disposait alors, à se débarrasser. Ainsi, Emmanuel naissait-il sous le signe de la vigne et du combat à mener pour elle ; on ne sait ces choses-là qu'après, bien sûr, ce qui réduit fortement la probabilité prophétique. Le tout est qu'Emmanuel fut comparé à cette cochylis et que le médecin, contournant les effets négatifs de la prédiction, le mit au monde une deuxième fois, à travers cette dimension combative particulière, qui ne faisait que commencer.